L'impasse terroriste. Violence et extrémisme au XXI^e siècle,
Aurélie CAMPANA, 2018, Montréal, MultiMondes, 142 p.

André Dumoulin

Volume 49, numéro 3, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1059945ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1059945ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumoulin, A. (2018). Compte rendu de [*L'impasse terroriste. Violence et extrémisme au XXI^e siècle*, Aurélie CAMPANA, 2018, Montréal, MultiMondes, 142 p.] *Études internationales*, 49(3), 645–647. <https://doi.org/10.7202/1059945ar>

ÉTUDES STRATÉGIQUES
ET SÉCURITÉ

**L'impasse terroriste. Violence
et extrémisme au XXI^e siècle**

Aurélie CAMPANA, 2018, Montréal
MultiMondes, 142 p.

Ce petit ouvrage ose le pari de balayer de manière synthétique le phénomène terroriste dans ses multiples caractéristiques doctrinales, sociologiques, médiatiques et politiques. On y décrit la menace terroriste et les multiples facettes de la lutte pour tenter de la réduire, mais le risque zéro n'existe pas. L'espace de confrontation lui-même est à haut risque, sachant que l'on peut assister à une surenchère sécuritaire et à l'apparition de processus de stigmatisation et de suspicion. Il est aussi question, dans une deuxième partie, des ambitions du djihadisme, entre Al-Qaïda et l'État islamique, les loups solitaires, les cellules autonomes et les réseaux d'extrême-droite et d'extrême-gauche pouvant être lus comme des réponses au radicalisme islamiste. L'auteure n'oublie pas de traiter d'Internet et du *Darknet* en tant qu'outils d'influence et de propagande, de communication (réseaux sociaux), de financement, de recrutement et de socialisation (l'entre-soi, la solidarité et le sentiment d'appartenance dans la clandestinité) – sans oublier, par ailleurs, que l'acte terroriste violent reste associé à un message politique.

Dans ce cadre, plusieurs questions se posent. Les médias

sont-ils les alliés des terroristes dès lors que, sans eux, le terrorisme serait invisible et politiquement inopérant ? L'ambivalence relationnelle entre terrorisme et journalisme est particulièrement visible, alimentée par le mortifère et le sensationnalisme. Doit-on montrer la violence et jusqu'où ? Doit-on médiatiser les otages au risque de légitimer cet acte criminel ? Doit-on indirectement héroïser le terroriste en le présentant nommément ? Les victimes ont-elles reçu « assez de place » dans l'image compassionnelle face à la logique mercantile médiatique ?

Dans un style fluide et clair, Aurélie Campana nous entraîne ensuite vers d'autres questionnements et tentatives de réponse. Il s'agit ici du concept de radicalisation qui a fait son apparition au début des années 2000. L'auteure nuance la problématique en précisant que la définition du radicalisme est loin de faire consensus, car on confond parfois terrorisme et djihadisme sous ce vocable, en oubliant le radicalisme des extrêmes politiques. De même, le radicalisme doit être relativisé selon les sociétés et les moments ; par exemple, le voile islamique très couvrant est devenu davantage anxiogène dans les sociétés occidentales dès lors que son port a augmenté sous la pression des mouvements les plus radicaux et historiquement avec la révolution iranienne (les générations antérieures s'en étant débarrassées). Enfin, le radicalisme ne peut être associé systématiquement à la violence. Il nous faut donc distinguer la radicalisation cognitive

(celle des idées) de la radicalisation comportementale avec passage à l'acte violent.

D'évidence, ce qui semble le plus utile – au-delà de l'étude technique de la violence terroriste pour pouvoir la combattre en amont et en aval – est de parvenir à détecter les motivations des terroristes. Objectif ô combien difficile, car il faut à la fois analyser les trajectoires individuelles et les interactions provenant du milieu social (ressorts psychologiques, dimensions normatives, environnements culturels et convictionnels), le degré de porosité aux influences radicales, l'autojustification (par la rancune, le ressentiment, la discrimination, l'infériorisation) des actes à venir, etc.

L'ouvrage résume parfaitement le processus de justification *a posteriori*, le rôle majeur des mécanismes cognitifs et émotionnels tendant à enfermer l'individu dans une logique d'opposition systématique au système jusqu'à l'aboutissement de croyances totalisantes embrassant alors toute la réalité sociale.

Nous retiendrons le sous-chapitre intitulé « Les terroristes sont-ils des fous ? » où Campana mobilise de manière pertinente les travaux de McCauley, Segal, Hendrick, Silke, Crettiez, Filiiu et Kaczynski sur le degré de fragilité psychologique et mentale, avec toute la question du passage d'un radicalisme d'idées à un radicalisme physique violent, associé peut-être à une fragilité

personnelle réduisant les barrières morales et autres mécanismes d'inhibition.

Ce qui fonde tout l'intérêt de cet ouvrage réside dans cette volonté de nuancer les perceptions qui naissent de ce phénomène déroutant qu'est le terrorisme. Campana montre comment nous sommes face à une impasse définitionnelle en ce qui concerne les mots « terrorisme » et « radicalisme », d'autant plus que les courants de recherche qui s'y attellent proviennent de la science politique, de la sociologie, de la psychologie, du droit ou de l'économie, disciplines qui, selon elle, ne se rejoignent pas souvent. Considérons néanmoins que, ces toutes dernières années, les analystes pensent que c'est par l'interdisciplinarité que l'on pourra cerner ces phénomènes afin de les dépasser, les réduire, les combattre. Mais il ne faut pas être dupe : la course aux subventions, les priorités politiques et l'urgence post-attentats orientent pragmatiquement les trajectoires de recherche et les champs à couvrir prioritairement. Pour le chercheur, la tâche est rude et les écoles sont en concurrence. Pour le décideur politique et les acteurs de la sécurité, l'urgence est ailleurs, mais les uns doivent pouvoir travailler pour les autres en interaction pour une meilleure efficacité dans la compréhension et dans la lutte contre ce fléau.

Reste un livre facile à consulter et parfaitement maîtrisé même si son petit format ne

pouvait accueillir les multiples travaux sur ces questions, y compris en criminologie, qui remplissent bien des rangées de bibliothèques.

André DUMOULIN
Institut Royal supérieur de défense
(Bruxelles)
Université de Liège
Liège, Belgique

**Why Terrorists Quit:
The Disengagement
of Indonesia Jihadists**

Julie CHERNOV HWANG,
2018, Ithaca
Cornell University Press, 206 p.

**Ce compte rendu remporte
le 1^{er} prix du concours de
recensions 2018-2019**

L'étude des motivations guidant des individus vers des idéologies radicales et des comportements violents est maintenant foisonnante. *Why Terrorists Quit: The disengagement of Indonesian Jihadists* contribue à cette sphère de recherche, mais adopte un point de départ différent. Julie Chernov Hwang propose en effet d'explorer les raisons poussant les terroristes à *abandonner* l'action violente plutôt qu'à la choisir.

Bien qu'elle soit ancrée dans le domaine des études stratégiques et de sécurité, il est impossible d'exclure les considérations socio-psychologiques de cette recherche sur le comportement d'individus engagés au sein de réseaux terroristes indonésiens.

Cette contribution se trouve ainsi à une intersection des sciences humaines que certains considéraient déjà comme un domaine d'étude circonscrit : l'étude du terrorisme.

Pour comprendre le phénomène du désengagement – concept que l'auteure définit comme un processus menant à la fin de toute implication au sein d'activités violentes –, des événements aussi épars qu'un changement de gouvernement et une paternité récente sont à prendre en compte. Viennent témoigner de cette hétérogénéité factorielle les quatre éléments qu'énumère Chernov Hwang afin d'expliquer le phénomène : un désillusionnement vis-à-vis des tactiques et des têtes dirigeantes du groupe, une réévaluation des coûts et des bénéfices qu'implique un tel engagement, l'élaboration d'un réseau social externe au groupe extrémiste, et une priorisation du travail formel et de la vie de famille au détriment d'un investissement de temps au sein d'une organisation radicale.

L'auteure poursuit en étayant les récits personnels de cinq de ses interviewés. Les descriptions détaillées des réflexions les ayant menés à un désengagement permettent de soutenir empiriquement l'argumentaire de Chernov, mais également d'exploiter le principal avantage des entretiens semi-dirigés, soit un accès intime à la psychologie des participants. C'est d'ailleurs ici que repose la richesse de cet